

Qu'espérait-il ? que pouvait-il espérer ?

Denis, nous l'affirmons, ne le savait pas lui-même d'une façon bien distincte, dans les premiers moments.

Il y avait autour de Marguerite une atmosphère de si angélique chasteté, que la pensée d'un enlèvement ne se présentait même pas au jeune homme.

Un mariage ?

Denis rejeta d'abord cette idée comme inacceptable ; mais, peu à peu, il y revint. Que fallait-il, en effet, pour qu'une union fût possible entre Marguerite et lui ? Eh ! mon Dieu, soutenir jusqu'au bout ce rôle qu'il avait commencé à jouer ; continuer à porter ce nom et ce titre d'emprunt qu'il avait revêtus.

N'était-ce pas facile ?

Restaient des difficultés matérielles : les papiers de famille, les actes de propriété qu'il lui faudrait produire.

Mais pour le capitaine des gentilshommes de grand chemin, ceci n'était que bagatelle, et toutes les grandes villes d'Allemagne recélaient des faussaires assez habiles pour lui procurer, à prix d'or, les actes et les parchemins qui lui manquaient.

Lorsque Denis eut calculé les chances bonnes ou mauvaises du plan que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, et quand il eut compris que presque toutes ces chances étaient en sa faveur, il eut comme un éblouissement.

Il se vit le mari d'une femme jeune et charmante qu'il aimait et de laquelle il était aimé.

Il se vit le maître d'une dot considérable, l'héritier futur d'une magnifique fortune.

Lui, dont nous connaissons les instincts aristocratiques, il allait vivre d'une nouvelle vie, celle qu'il avait toujours rêvée, et s'incarner pour ainsi dire en un véritable gentilhomme.

Adieu à son existence aventurière d'autrefois ! Adieu aux chevaliers du poignard, ses soldats, ses complices !

Denis Poulailler, le fin bandit, n'avait jamais existé ! . . . Raoul de Navailles, l'élegant seigneur français, n'avait jamais cessé de vivre.

L'essentiel, pour Denis, était de faire perdre complètement sa trace à ses anciens compagnons afin d'éviter qu'ils ne vinsent un jour réclamer leur part de l'heureuse fortune échue à leur vaillant capitaine.

Rien n'était plus simple que d'arriver à ce résultat.

Une fois son mariage décidé, Denis retournerait pour quelques heures à Falkenhorst, afin de se munir de tout l'or qui composait sa fortune, et qu'il avait déposé dans une cachette introuvable. Ensuite il quitterait de nouveau ses compagnons, en investissant Roncevaux de l'autorité absolue, d'une façon définitive, et en annonçant qu'il allait jeter en France les premiers fondements d'une opération gigantesque.

Aussitôt après l'accomplissement du mariage, Denis comptait voyager pendant plusieurs années.

Ajoutons qu'il se promettait bien, avant son départ, de mettre la police allemande sur la voie des gentilshommes de grand chemin, et cela par des avis anonymes, si clairs, si pressants, si détaillés, que, vraisemblablement, aucun homme de la bande n'aurait la chance d'échapper aux recherches. La roue et le gibet en feraient ensuite bonne et prompt justice, et Denis se trouverait ainsi délivré d'un souci grave.

On voit combien ce petit plan, sagement conçu, offrait de chances de succès, et comment notre héros, dans ses projets d'avenir, ne mentait ni à ses antécédents ni à son caractère bien connu.

Maintenant, reprenons notre récit, un instant interrompu par les pages qui précèdent.

Une nuit, vers les deux heures du matin, les habitants du château de Kergen furent tout à coup réveillés par un grand bruit. Les domestiques allaient et venaient dans les corridors avec des exclamations confuses. On entendait dans la cour des pleurs et des gémissements. Denis et le baron furent sur pied en même temps l'un que l'autre et se rencontrèrent dans le vestibule.

—Monsieur le baron, — demanda le jeune homme, — qu'y a-t-il donc ?

—Nous allons le savoir. . . —répondit Réginald en faisant quelques pas vers la cour.

Plusieurs domestiques, portant des torches et des flambeaux, étaient rassemblés autour d'une jeune fille à peine vêtue, les cheveux épars, les pieds nus et ensanglantés.

A demi renversée en arrière, et adossée aux premières marches de l'escalier, elle sanglotait, elle se tordait les bras, et donnait les signes équivoques de plus violent désespoir.

Tout le monde la questionnait à la fois, et c'est à peine si on pouvait lui arracher quelques réponses incohérentes.

Le baron s'approcha de cette jeune fille, qui à sa vue, fit un effort pour se lever, mais se laissa retomber presque aussitôt.

—Dieu me pardonne ! s'écria le baron au bout d'un instant, mais c'est la petite Roschen.

—Oui. . . monsieur le baron, c'est elle, — répondirent dix voix à la foi.

—Eh bien, Roschen, mon enfant, — demanda vivement Réginald, — que faites-vous donc ici, à cette heure et dans cet état ?

La jeune fille entr'ouvrit les lèvres, mais des sanglots lui coupèrent la parole.

Cependant elle finit par murmurer, d'une façon à peine distincte : —Mon père ! mon pauvre père !

—Lui serait-il arrivé quelque chose ? —s'écria le baron.

—Roschen se tordit les mains avec un redoublement de désespoir et ne put que balbutier ce mot sinistre : —Mort !

—Mort ! — répéta Réginald avec épouvante et avec stupeur.

—Assassiné. . . monsieur le baron. Ils l'ont assassiné !

—Quand ?

—Il y a une heure.

—Où ?

—Dans notre maison en feu.

—Roschen, est-ce possible ? Il me semble en vous écoutant que je fais un mauvais rêve.

—Je l'ai vu. . . je l'ai vu se débattre, lutter, tomber, mon pauvre père ! Il s'est défendu comme un vieux soldat qu'il était, et moi je l'aidais de mon mieux, mais ils étaient les plus forts, ces hommes ; ils étaient nombreux, ils étaient armés, ils ont tué mon père !

—Ces hommes, Roschen ! Ces hommes ! Au nom du ciel, de quels hommes parlez-vous ?

—Des brigands vêtus de noir et masqués, qui, au moment où nous dormions, ont forcé les portes de notre pauvre maison. Tenez, monsieur le baron, regardez là-bas ; voyez-vous comme le ciel est rouge. Eh bien, c'est l'incendie, c'est le feu qui dévore la demeure et le corps de mon père !

En ce moment, la jeune fille fut saisie d'une crise nerveuse tellement violente, qu'elle se débattit dans d'horribles convulsions.

—Des chevaux ! —cria Réginald, — des chevaux et des armes ! A cheval ! tout le monde à cheval !

Les domestiques se précipitèrent en désordre du côté des écuries pour obéir aux ordres de leur maître.

XIV. — LES BANDITS.

Quelques minutes suffirent aux valets pleins de zèle, et éperonnés d'ailleurs par la gravité de la situation, pour amener devant le baron cinq ou six chevaux tout sellés.

D'autres domestiques apportèrent des pistolets qui furent placés dans les fontes, et des épées que le baron et son hôte attachèrent à la hâte autour de leur taille.

Ensuite Réginald se mit en selle avec toute la légèreté d'un jeune homme, et, suivi de Denis et de quelques valets, il lança son cheval au grand galop dans la direction de cet incendie, dont les rouges lueurs embrassaient à l'horizon le ciel noir.

La vitesse de cette course était si grande qu'aucune parole ne fut échangée chemin faisant.

Denis se sentait en proie à une vague inquiétude.

Instinctivement, il lui semblait deviner que les chevaliers du poignard ne devaient point être étrangers à ce qui se passait. Or, leur présence en cette contrée aurait été pour lui du plus fâcheux augure.

La maison de Frank Ritter, le père de Roschen, était située à un peu plus d'un quart de lieue du château de Kergen, dont elle se trouvait séparée par une colline boisée.

Aussitôt que cette colline fut franchie, la maisonnette en feu apparut comme une fournaise ardente. Déjà le toit s'était effondré. Les quatre murailles encore debout servaient de foyer à l'incendie, et des gerbes de flammes montaient vers le ciel avec des myriades d'étincelles.

(A continuer.)

Montréal, 19 Janvier 1891. J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M.D. *Mon cher Monsieur.*—Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre Sirop de Térébenthine. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigue dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements. Votre tout dévoué, C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I.

Montréal, 12 Janvier 1891.—Je soussigné, certifie que ma femme souffrait depuis six ans et mon enfant, âgé de quatre ans, depuis sa naissance. Tous deux ont été parfaitement guéris par l'usage de deux flacons du Sirop de Térébenthine du Dr. Lavolette.—ADOLPHE LEMAY, 863 rue St-Denis, Côteau St-Louis, conducteur boulanger chez Stuart & Herbert, No. 1010 Rue Rivard.

Montréal, Décembre 1890.—J'ai déjà eu occasion de me servir de diverses préparations à la thérebenthine et je m'en suis toujours bien trouvée dans les affections des bronches et de la gorge. J'ai dernièrement administré à plusieurs de mes enfants du Sirop de Térébenthine du Dr. Lavolette, et en ai obtenu des effets prompts et remarquables, surtout dans les cas de toux croupale. Mme Recorder B. A. T. DE MONTIGNY.